

Cicéron, pourquoi ?

Hervé Dumez

*In hac igitur calumnia timoris et caecae suspicionis
tormento, cum plurima ad alieni sensus coniecturam, non
ad suum iudicium scribantur, quam difficile sit euadere.*

*Quand on a peur de chaque mot, quand on tremble
à chaque ligne, quand, au lieu de suivre le mouvement de
sa pensée, on doit se régler sur la pensée d'un autre qu'on
ne connaît qu'imparfaitement, il est bien difficile de sortir
de l'épreuve à son honneur.*

(Aulus Caecina, à Cicéron)



*Buste de Cicéron, Vaux-le Vicomte
(2 juillet 2022)*

O n m'a fait lire Cicéron à onze ou douze ans, et on m'en a détourné pour ce qui aurait dû être à jamais. Si le Tite-Live pour latiniste débutant m'avait intéressé avec ses histoires de Romulus et Rémus, de Cincinnatus et de Lucius Scaevola, le *Pro Milone* me rebuta profondément. La défense, au moyen d'interminables phrases, d'une crapule ayant assassiné une autre crapule, m'ennuya sans retour. Si en hypokhâgne et en khâgne, il me fallut refaire du latin, je lus Tacite et Suétone, et avec encore plus de bonheur l'*Énéide*, Ovide ou Tibulle

(que je découvris des années après qu'un de mes camarades, sans doute en quatrième, m'ait abordé dans la cour de récréation pour me dire : « Tu savais qu'il y a un poète latin qui s'appelle Tibulle ! », ce qui le faisait s'écrouler de rire chaque fois qu'il pouvait dire cette phrase à un nouvel interlocuteur). Je crois que je ne lus pas une nouvelle page de Cicéron, séchant de toute façon avec constance les cours de latin où l'on en reparlait probablement.

Puis, il y a quelques années, je lus attentivement Hannah Arendt et tombai au détour d'une de ses lettres sur cette remarque : « *Je lis Cicéron,*

et je suis sûrement la première à trouver ça fascinant. » Un jour donc que je chinai comme à mon habitude l'étal du *libellio* de Deauville, Antoine Serdaru, j'y découvris l'édition complète bilingue en cinq *in-quarto* de Nizard (nous avons perdu beaucoup d'œuvres de Cicéron mais ce qui reste est néanmoins considérable). Autant sans doute pour les reliures que pour le contenu, j'en fis l'acquisition, me disant qu'un jour peut-être, je la feuillèterai. Mais, sans plus y penser, je la laissais sommeiller sur une étagère. Jusqu'à ce qu'une gonarthrose du genou m'ait interdit de marcher durant près d'un an, avant et après la pose d'une prothèse. Condamné à mon canapé, les heures devant bien s'écouler d'une manière ou d'une autre, j'avisai les cinq monstres qui occupaient tant d'espace sur la bibliothèque en face de moi, et, sans grand enthousiasme, finis par me résoudre à ouvrir le premier.

Je retrouvais l'impression que j'avais eue à douze ans, celle d'un insupportable imbu de lui-même, presque risible dans sa prétention d'ordre pathologique. Je persévèrai pourtant et rencontrai une vie, avec, dans des temps terriblement troublés, d'incontestables succès, des chutes non moins éclatantes, jusqu'à l'assassinat final, du courage et de la lâcheté, une intelligence subtile, claire et tout aussi capable de s'aveugler et de commettre les pires sottises. Une vie, mais d'une intensité exceptionnelle. Une philosophie également, pas si plate qu'on aurait pu le penser, pas vraiment somptueuse comme celle des Grecs dont elle s'inspire, mais qui est en fait celle, un peu grise, de la démocratie. Au point qu'en dépit de la prétention puérile de l'homme, une estime et même un penchant finissent par naître de sa fréquentation, pour l'exacte raison que Voltaire a dite :

J'aime passionnément Cicéron, parce qu'il doute ■